

« À l'enseigne des Belles Époques Réunies »

Robert Melançon

Volume 30, Number 6 (180), December 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31683ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Melançon, R. (1988). Review of [« À l'enseigne des Belles Époques Réunies »]. *Liberté*, 30(6), 89–92.

ROBERT MELANÇON

«À L'ENSEIGNE DES BELLES ÉPOQUES RÉUNIES»

La prolifération des imprimés donne la nausée. Tant de livres, qui ressemblent à des boîtes de lessive, à des gadgets, à des emballages, à des parallélépipèdes rectangles, s'offrent aux présentoirs des nouveautés dans des librairies qui ressemblent plus à de grands magasins à rayons où l'on trouve de tout qu'à ce qui s'appelait, devrait s'appeler une librairie. Leur nombre ne dégoûte pas tant que leur qualité de simulacres. Ils évoquent ces produits alimentaires faits d'ingrédients aléatoires: «Farine enrichie, sucre et/ou dextrose, huile végétale et/ou saindoux (peut contenir de la graisse de bœuf, de l'huile de palme), raisins secs, poudre d'œuf entier, lactosérum en poudre, caséinate de sodium, lait écrémé en poudre, cannelle, sel, phosphate monocalcique, arôme artificiel, colorant». Ainsi se lit le prière d'insérer d'une boîte de biscuits. On en souhaiterait d'aussi honnêtement énumératifs aux romans, essais, pièces de théâtre, recueils de poèmes et de nouvelles.

À l'acheteur éventuel on n'offre que des slogans. Le lecteur n'a aucun rôle dans ce circuit de production et de distribution: l'institution littéraire (je parle décidément la belle langue du siècle) est ainsi réglée que ce qui se publie a automatiquement un public énorme ou bien automatiquement n'en a aucun, avant toute lecture. Best-sellers, avant-garde: commerce et subventions: épicerie et mécénat. Dans tous les cas, presque tous les cas, l'argent — les gros sous des affaires ou la menue monnaie de l'aide à la création — évince la littérature sous prétexte de tout lui donner.

Une œuvre crée son public. Portée par quelques lecteurs qui la reconnaissent, elle en gagne d'autres, comme un secret, jusqu'à s'adresser à tous si elle devient classique. Nul matraquage publicitaire, nul soutien charitable ne peuvent tenir lieu de ce lent mouvement de reconnaissance. Ce qu'on appelle sans doute par oxymore ou par esprit de contradiction l'actualité littéraire tient au tapage des marchands d'imprimé, au bavardage des connaisseurs qui fréquentent les cocktails. La littérature y prend une bien petite part, si même elle ne s'en exclut pas. Elle s'y rencontre à l'occasion, par l'effet du hasard ou d'un malentendu.

Presque partout on n'en trouve qu'un ersatz. Le «grand écrivain» en est la figure la plus répandue. Combien y en a-t-il à l'heure actuelle? Plus qu'à toute autre époque, dirait-on. Quel faiseur de pièces ne rapproche-t-on pas de Shakespeare, d'Eschyle, de Molière? Quel tire-à-la-ligne ne se prend pour Rimbaud, les troubadours, Whitman, Hölderlin, ensemble? Quel romancier ne se réclame de Cervantes, Diderot, Kafka, Flaubert, Joyce (il y a peu on aurait dit Stendhal et Dostoïevski, ils ont un peu baissé)? De prix littéraires en hommages, de colloques en numéros spéciaux de revues, on court d'apothéose en apothéose conformément à l'esprit de ce que Guido Ceronetti appelle «Production et Commerce à l'enseigne des Belles Époques Réunies»¹. À moins que la littérature contemporaine ne ressemble vraiment à l'Himâlaya et qu'on s'y hisse de sommet en sommet.

Au hasard de livraisons récentes, voici quelques héros que des revues proposent à notre admiration inconditionnelle. Dans *Filigrans/Questions de Littérature* (no 1, nouvelle série, printemps-été 1988)², Gilles Farcet déclare: «Je tiens Philippe Sollers pour l'un des plus authentiques écrivains de ce temps». Qu'on pèse bien les trois derniers mots. *Jungle*

1. *Le Silence du corps*, traduit de l'italien par André Maugé, Paris, Albin Michel, 1984, p. 143.

2. Espace Kiron, 10, rue de la Vacquerie, 75011 Paris.

(no 11, avril 1988)³ contient «un hommage tous azimuths» à Jean Vautrin alias Jean Herman. Le premier est romancier et nouvelliste; le second est metteur en scène, scénariste, dialoguiste, adaptateur. L'un est l'auteur de deux recueils de nouvelles, deux albums, deux pièces de théâtre et neuf romans; l'autre a réalisé une vingtaine de courts métrages et cinq longs métrages. Celui qui écrit semble avoir évincé ou remplacé celui qui filmait. François Coupry écrit à son propos: «Il y a des écrivains qui penchent vers le passé, d'autres vers le futur; oui, ils penchent, et leur tracé n'est jamais l'évidence. Il y a des écrivains qui ne se penchent pas. Vautrin reste droit. Il est dans le présent, la chose là. Qui n'a pas été; mais il s'en fout. Qui ne sera plus; mais il s'en fout. La fulgurance du présent.» *Sud* (no 77, juin 1988)⁴ consacre presque toute une livraison au poète Jean-Claude Renard. S'étonnant du contraste entre le personnage «discret, pondéré, mesuré, modeste, (...) chaleureux, jovial quand il le faut, toujours bienveillant à votre égard, disponible dans l'accueil et l'écoute» et une œuvre qui a «l'autorité du verbe, la solennité, l'éclat, la profusion, le foisonnement», Lionel Ray parle d'une «poésie toute d'affirmation, de présence forte, animée d'une énergie rare (faisant alors songer à Baudelaire, Claudel ou Perse avec qui, à ses époques diverses, elle fut en même temps ou tour à tour en affinité), poésie oraculaire, volontiers sentencieuse, aspirée presque constamment par les sommets, toute d'ampleur et de hauteur, de démesure même». Il se pourrait bien que Philippe Sollers, Jean Vautrin, Jean-Claude Renard soient de «grands écrivains». Mais on ne les lit pas, on ne lit aucune œuvre — j'allais écrire: on ne lit *personne* — parce qu'on substitue au texte le personnage héroïque ou dérisoire de l'écrivain. Gilles Farcet en convient ingénument à propos de Sollers: «Si on parle de lui — la plupart du temps pour lui mettre un zéro de

3. 53, rue Carnot — 33130 Bègles (France). Diffusion au Québec: Prologue, 2975 Sartelon — Ville Saint-Laurent, H4R 1E6.

4. 62, rue Sainte — 13001 Marseille.

conduite, lui faire un peu la leçon, dénoncer (au nom de quelle vertu?) son inconstance, son parisianisme, sa volonté de puissance, que sais-je encore —, on ne le lit guère, me semble-t-il. Voilà qui est bien dans l'ordre des choses.»

Cet «ordre des choses» tient à bien plus qu'à la légèreté du public. Dès que «l'écriture» se constitue en fin, qu'elle se substitue à l'œuvre dont le projet la réglait jusque-là, on se livre à l'idolâtrie de l'écrivain. Il est significatif qu'aujourd'hui on dise toujours *écrivain* plutôt qu'*auteur* comme disait, par exemple, Guez de Balzac. On était auteur de quelque chose; on est écrivain parce qu'on «écrit». L'auteur s'effaçait derrière l'œuvre; l'écrivain se fait photographe à sa table. *La Princesse de Clèves* a paru anonymement; les écrivains d'aujourd'hui mettent leur photo sur la couverture.

Même notre rapport aux grandes œuvres de passé en est infecté. Contrairement à ce qu'il semble, les éditions critiques, qui écrasent les textes sous le poids de leurs brouillons, les éditions «complètes», dans lesquelles on lit jusqu'au moindre billet à un fournisseur, ne procèdent pas tant de l'attention aux œuvres que de l'idolâtrie de l'écrivain. Tout ce qui sort de sa plume fait «texte». Il sacralise tous les mots qu'il trace: roman, poème, lettre, liste d'épicerie, tout est bon, tout est égal, d'autant que des poèmes se sont mis à ressembler parfois à des listes d'épicerie.

Il est dans l'ordre des choses que personne, pour ainsi dire, ne lise autre chose que des simulacres, et il est dans l'ordre des choses qu'on sacralise l'écriture, qu'on idolâtre l'écrivain. Cela se tient. Cela définit la «Culture» des Belles Époques Réunies.

L'espace de la lecture est un *no man's land* entre le présentoir des nouveautés et les entassements maculés des soldes. De la librairie Renaud-Bray au Colisée du livre, il n'y a qu'à traverser la Côte-des-Neiges ou la saison littéraire. De part et d'autre on trouve les mêmes machins de papier médiocre collé sous des couvertures bariolées, neufs, brillants et chers ici, là défraîchis et cédés à vil prix.